

Robert Redford : le cavalier solitaire du cinéma américain

Autor(en): **Hug, Charlotte**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **32 (2002)**

Heft 1

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-827995>

Nutzungsbedingungen


Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Robert Redford

*Le cavalier solitaire
du cinéma américain*

Son visage se creuse de rides intéressantes. Il semble se poser inlassablement les mêmes questions

A 64 ans, toujours beau, toujours aussi mystérieux, n'aimant pas la célébrité, mais ayant du mal à s'en passer, Robert Redford vient de réaliser son sixième film, *La Légende de Bagger Vance*, dans lequel il a donné la vedette au jeune Matt Damon.

A suivre la trajectoire de Redford, on a le sentiment qu'il est entré plutôt malgré lui dans la légende du cinéma. Et pourtant, avec ses cheveux blonds, son sourire éclatant et sa prétendue assurance, il a incarné à l'écran toutes les facettes du mythe américain. Tour à tour cavalier solitaire, journaliste intègre, hors-la-loi flamboyant, G. I. courageux, sportif émérite, chasseur hédoniste, séducteur oisif, il représente à lui seul un pays tout entier.

C'est une star comme seul Hollywood sait en créer, bien qu'il se soit exilé dans son repaire des Montagnes Rocheuses afin d'y créer une terre d'asile pour apprentis cinéastes, loin des pressions financières et artistiques. L'endroit se trouve dans

l'Utah, où il tourna en 1972, sous la direction de Sydney Pollack, *Jeremiah Johnson*, un film sur les relations de l'homme avec la nature. Une œuvre très personnelle qui a fait beaucoup pour l'image de Redford, préoccupé depuis par la protection de l'environnement.

Un peintre manqué

A l'âge de 19 ans, Redford entreprend un voyage en France, un carnet de croquis sous le bras. Il lui avait semblé, dit-il, qu'il n'y avait qu'en France qu'il réussirait à devenir artiste. Il venait de découvrir les impressionnistes. Il voulait être peintre. «Matisse, Modigliani... il me semblait que c'était à moi seul

qu'ils s'adressaient...», raconte-t-il quand il évoque son arrivée à Paris à la fin des années 50.

Trouvant les Parisiens pas très chaleureux, pour secouer la déprime qui le gagne, il prend le chemin de l'Espagne et finit par s'installer quelque temps à Majorque où il peint. Plus tard, il regagnera Paris où, cette fois, il sympathise immédiatement avec des étudiants en médecine parce que son hôtel est situé devant la faculté de médecine... Très vite, il rencontre aussi des peintres, des romanciers, des musiciens et vit enfin selon son cœur.

«Partir à l'aventure, rencontrer des gens, les écouter raconter leur histoire, j'aimais ça», a-t-il confié, voici deux ans à la revue *Studio*. Et d'enchaîner: «J'ai toujours aimé les conteurs d'histoires. Je viens d'une famille sombre, stoïque, pauvre, où l'on ne communiquait pas beaucoup. Je pense que ce manque de communication venait justement de la gêne qu'on avait d'être pauvres. Personne ne parlait jamais de ses difficultés,

de ses états d'âme, de ses sentiments, et encore moins de ses émotions. Mais on racontait des histoires... J'adorais ça. J'ai toujours recherché ensuite les situations où je pouvais me faire raconter des histoires. Quand je faisais du stop aux Etats-Unis ou en Europe, mon plaisir était de faire raconter leur vie aux conducteurs qui me prenaient et de les dessiner...»

Le cinéma? De la frime!

Né à Santa Monica, en Californie, à un jet de pierre des studios mythiques, il n'avait jamais pensé devenir acteur. Pour lui, le cinéma, c'était de la frime... Et pourtant... A son retour de Paris, où il avait appris à poser un regard plus critique sur les gens et les événements, où il s'était rendu compte qu'il est essentiel de chercher à aller au-delà des apparences, il part pour New York afin de continuer la peinture. Pour payer ses études, il travaille sur des décors de théâtre et décide de suivre un cours d'art dramatique... Il découvre alors que c'était une illusion que de vouloir devenir peintre. Acteur était ce

qu'il faisait le mieux, constate-t-il, et il y prenait même plus de plaisir que ce qu'il voulait bien dire.

Après avoir travaillé pour le théâtre et la télévision, il tourne son premier film, en 1961: *La Guerre est aussi une Chasse*, où il rencontre Sydney Pollack. En 1966, il joue aux côtés de Marlon Brando dans *La Poursuite impitoyable*, l'un de ses premiers grands rôles. En 1968, pour mieux contrôler les rôles qu'on lui propose, il produit son premier film, *La Descente infernale*, de Michael Ritchie, dont il est aussi le héros. En 1969, grâce à l'aide de Paul Newman, il est engagé pour *Butch Cassidy et le Kid*, de George Roy Hill. Le succès que rencontre le film en fait une star. Il tourne en 1972 près de sa propriété de Sundance, dans l'Utah, l'un des premiers westerns «écologiques», *Jeremiah Johnson*, dont il est l'initiateur et que dirige Pollack. Toujours sous la direction de ce dernier, *Nos plus Belles Années*, avec Barbra Streisand, le consacre beau gosse romantique. Suivent *L'Arnaque*, où il retrouve Newman, et *Gatsby le Magnifique*, avec Mia Farrow. En 1975, *Les Hommes du Président*, au côté de Dustin Hoffman, un film dans lequel il s'impliqua beaucoup, fidèle à ses conceptions de démocrate libéral.

Le réalisateur

En 1980 il passe derrière la caméra et réalise *Des Gens comme les Autres* (où il ne joue pas) pour lequel il obtiendra l'Oscar du meilleur réalisateur et du meilleur film. 1981 voit la création du *Sundance Institute*, dans l'Utah, au pied des Rocheuses, chez lui... C'était le rêve de Redford. Lui qui ne s'est jamais senti à l'aise à Hollywood peut témoigner là de son point de vue particulier sur le cinéma en offrant une structure «officielle» au cinéma indépendant.

C'est ici, à des centaines de kilomètres de toute civilisation que se déroulent depuis 1981 des stages ouverts aux scénar-

istes, aux réalisateurs et, depuis quelques années, aux comédiens. Quatre ans plus tard, en 1985, Redford crée le Festival du film indépendant, afin d'offrir un tremplin aux jeunes réalisateurs et de donner au cinéma d'auteur américain un lieu de rendez-vous. Dix jeunes réalisateurs sont déjà entrés dans l'histoire de l'institut et du festival, notamment les frères Coen, Steven Soderbergh, Quentin Tarantino et Bryan Singer.

Le succès du *Sundance Institute* – en passe de devenir la seconde capitale du cinéma américain – suscite maintenant la convoitise de Hollywood qui essaye d'aller pêcher dans ce vivier. Redford ne s'en plaint pas. Vingt ans après avoir rejoint son rêve, il l'a dépassé...

En 1985, on peut le voir dans *Out of Africa* avec Meryl Streep, un film qui assure un peu plus son image romantique... Mais c'est une image dont il se sent toujours plus prisonnier, ne voulant pas être pris pour ce qu'il n'est pas et en ayant senti depuis longtemps les limites et les dangers. Il se remet à la mise en scène avec *Milagro*, en 1987, *Et au Milieu coule une Rivière*, en 1992, *Quiz Show*, en 1994, lui vaut une nomination aux Oscars. En 1998, il réalise *L'Homme qui murmurait à l'oreille des chevaux*, où, pour la première fois, il se dirige lui-même. Le succès est total. L'acteur et le réalisateur se sont retrouvés dans leur volonté de tenir tête à un «business qui peut être une pieuvre qui cherche à vous étouffer». Dans ce film, Redford jouait un personnage proche de lui, dont il comprenait les valeurs, dans lequel il pouvait mettre ses propres expériences, ses propres envies et aussi ses nostalgies.

D'aucuns lui reprochent de faire trop bien, de faire joli, de recourir à une mélancolie décorative et de ne pas aller assez loin dans la revendication sociale. Qu'importe! Son visage se creuse de rides intéressantes, ses mains se délavent et laissent apparaître des taches de rousseur, mais il continue à s'interroger sur l'utilité du cinéma en tournant des films fondés sur ses colères, ses douleurs, ses émotions et qui posent inlassablement la question qui lui tient à cœur: quel est le prix de la victoire? Que perd-on en gagnant?

Charlotte Hug



Une scène de *L'Homme qui murmurait à l'oreille des chevaux*, avec Kristin Scott Thomas